Esprit du Curé d'Ars

M. Vianney dans ses catéchismes, ses homélies et sa conversation.

Par l'abbé Alfred Monnin

1864, Ch. Douniol, Librairie-Editeur.
Pages 1 à 17

LE CURÉ D'ARS dans ses catéchismes.

« *Nul doute,* dit le P. Gratry, *que par la pureté du cœur, l'innocence, ou conservée ou recouvrée par la vertu, la foi et la religion. il n'y ait dans l'homme des capacités et des ressources d'esprit, de corps et de cœur que la plupart ne soupçonnent pas. C'est à cet ordre de ressources qu'appartient ce que la théologie nomme la science infuse, les vertus intellectuelles inspirées que verse dans notre esprit le Verbe divin, quand il habite en nous par la foi et l'amour.* » Et le savant oratorien cite avec enthousiasme, en s'excusant de ne savoir pas mieux les traduire, ces magnifiques paroles d'une sainte qui vivait au XI° siècle, dans un des mystiques monastères des bords du Rhin : « Ce qui purifie l'œil du cœur et le rend propre à s'élever à la véritable lumière, le voici : le mépris des soucis du siècle, la mortification du corps, la contrition du cœur, le bain des larmes.... la méditation de l'admirable essence de Dieu et de sa chaste vérité, la prière forte et pure, la joie en Dieu, l'ardent désir du ciel. Embrassez tout cela, ajoute la sainte, et restez-y. Avancez vers la lumière qui s'offre à vous comme à ses fils et descend d'elle-même dans vos cœurs. Otez vos cœurs de vos propres poitrines, et donnez-les à celui qui vous parle, et il les remplira de splendeurs déifiques, et vous serez fils de lumière et anges de Dieu[1]. »

La théorie que nous venons de lire paraît avoir été calquée sur la vie même du Curé d'Ars. Pas un détail qui ne le rappelle, pas un trait qui ne s'harmonise merveilleusement avec sa figure ! Quel homme n'a poussé plus loin *le mépris des soucis du siècle, la mortification du corps, le bain des larmes ?* Il en était toujours inondé…. *Et la méditation de l'admirable essence de Dieu et de sa chaste vérité, et la prière forte et pure, la joie en Dieu, l'ardent désir du ciel ?* Comme tout cela est caractéristique ! *Il s'était avancé vers la lumière, et la lumière était descendue d'elle-même dans son cœur.... Il avait ôté son cœur de sa poitrine, il l'avait donné à Celui qui lui parlait ; et Celui qui lui parlait*, qui est le Verbe divin, la parole de Dieu incréée, *le remplissait de splendeurs déifiques.* Comment pourraient en douter ceux qui ont eu le bonheur d'assister à quelques-uns des catéchismes d'Ars, d'entendre cette parole étrange qui ne ressemblait à aucune parole humaine, qui ont vu l'effet irrésistible produit sur les auditeurs de toute classe par cette voix, cette sensibilité, cet élan cette intuition, cette flamme et l'éclalante beauté de ce français inculte, presque trivial mais transfiguré et pénétré du feu sacré jusque dans la forme, l'arrangement, l'harmonie des mots et des syllabes ? Et pourtant le Curé d'Ars ne disait pas des mots ; la véritable éloquence est dans les choses ; il disait des choses, et il les disait dans un style prodigieux. Son âme tout entière passait dans celle de la foule pour la faire croire, aimer, espérer avec lui. C'est là le but suprême et aussi le triomphe de l'éloquence évangélique.

Comment cet homme, qui avait pensé n'être pas admis au grand séminaire, à cause de son ignorance, cet homme qui, depuis son initiation au sacerdoce, n'avait eu d'autre occupation que la prière et les travaux du confessionnal, était-il arrivé a faire de la dogmatique à la manière d'un Père de l'Église ? De quel foyer pouvaient donc émaner ses étonnantes lumières sur Dieu et ses œuvres, sur la nature et l'histoire de l'âme ? Comment faisait-il pour se rencontrer dans la même pensée, et quelquefois dans les mêmes expressions, avec les plus beaux génies chrétiens, les Augustin, les Bernard, les Thomas d'Aquin, les Catherine de Sienne, les Térèse ?

[1] Logique, liv. V, *les Vertus intellectuelles inspirées.*

Par exemple, nous lui avions souvent entendu dire que le cœur des saints était LIQUIDE. Nous avions été très-frappé de cette ravissante et énergique expression, mais nous étions loin de soupçonner qu'elle eût une si grande précision théologique. C'est avec une surprise attendrie au souvenir de notre bon Saint, que nous avons trouvé, en feuilletant la Somme, une question dans laquelle le Docteur angélique assigne à l'amour quatre effets immédiats, dont le premier est la LIQUÉFACTION du cœur. Certes, M. Vianney n'avait jamais lu saint Thomas : cette notion, littéralement empruntée au grand théologien, n'en est que plus remarquable. Le prodige manque d'explication pour ceux-là seulement qui ignorent les procédés de la grâce, et qui n'ont jamais compris ces paroles du Maître : *Ce que vous avez caché aux sages, vous l'avez révélé aux petits*[2]*....*

L'esprit de Dieu s'était plu a graver dans le cœur de ce saint Prêtre tout ce qu'il devait savoir et enseigner aux autres, et d'autant mieux l'y avait-il gravé, que ce cœur était plus pur, plus dégagé, plus vide de la vaine science des hommes : c'était comme un marbre bien net et bien poli qui n'attend que le burin de l'ouvrier.

La foi du Curé d'Ars était toute sa science ; son livre. c'était Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il ne cherchait pas la sagesse ailleurs qu'en Jésus-Christ, dans sa mort et dans sa croix. Il n'y avait pas pour lui d'autre sagesse véritable, pas d'autre sagesse utile. Ce n'est pas dans la poussière des bibliothèques, ce n'est pas à l'école des savants, c'est dans la prière, à genoux aux pieds du Maître, en couvrant ses pieds divins de larmes et de baisers ; c'est en présence des saints tabernacles où il passait ses jours et ses nuits, dans le temps que la foule ne lui avait point encore ôté la liberté de ses jours et de ses nuits, c'est là qu'il avait tout appris.

Il est arrivé souvent aux personnes qui l'ont entendu discourir du Ciel, de l'humanité sainte de Notre-Seigneur, de sa douloureuse passion, de sa présence réelle au Très-Saint Sacrement de nos autels, de la bienheureuse Vierge Marie, de ses amabilités et de ses grandeurs, du bonheur des saints, de la pureté des anges, de la beauté des âmes, de la dignité de l'homme, de tous ces sujets qui lui étaient familiers, il leur est arrivé de sortir de cet entretien, convaincus que le bon Père voyait les choses dont il venait de parler avec une telle plénitude de cœur, une éloquence si émue, des accents si passionnés, une si grande abondance de larmes ; et de fait, sa parole seule était déjà une apparition de la vérité. C'est bien de lui qu'on pouvait dire qu'il était *l'orateur des yeux* et qu'il aurait ému et convaincu même, par son silence. Quand on voyait apparaître en chaire ce visage pâle, osseux, diaphane ; quand on entendait cette voix grêle, perçante, ressemblant à un cri, jeter a la foule des pensées sublimes sous une enveloppe naïve et populaire, on croyait être eu présence d'une de ces grandes figures bibliques parlant aux hommes la langue des prophètes. On était déjà saisi de respect, rempli de confiance et disposé a entendre, non pour jouir, mais pour profiter.

Avant de commencer le vénérable catéchiste promenait sur l'auditoire son regard, qui préparait le chemin à sa parole. Quelquefois ce regard devenait fixe : il semblait fouiller jusqu'au fond d'une âme que le Saint avait entrevue tout a coup, et dans laquelle on eût dit qu'il allait chercher le texte de son entretien. Combien ont pu croire qu'il n'avait parlé que pour eux ! combien se sont reconnus dans la peinture qu'il faisait de leurs faiblesses ! combien y ont retrouvé l'histoire secrète de leurs défaillances, de leurs séductions, de leurs combats, de leurs troubles et de leurs remords !...

Pour ceux à qui il a été donné d'assister à ces catéchismes, il y avait deux choses également remarquables : le prédicateur et l'auditeur. Ce n'était pas une parole que faisait entendre le prédicateur, c'était plus qu'une parole, c'était une âme, une âme sainte, toute trempée de foi et d'amour qui s'épanchait devant vous, dont vous subissiez le contact immédiat, dont vous sentiez le rayonnement sur votre âme. Quant à l'auditeur, il n'était plus sur

[2] S. Matth. XI, 25.

la terre ; il était transporté dans ces pures régions d'où descendent les dogmes et les mystères. À mesure que le Saint parlait, de nouveaux et clairs horizons s'ouvraient a la pensée : le ciel et la terre, la vie présente et la vie future, les choses du temps et les choses de l'éternité se montraient sous un jour qu'on n'avait pas encore aperçu.

Lorsqu'un homme venu du monde, et en rapportant les idées, les sentiments, les impressions qu'on y respire, s'asseyait pour entendre cette doctrine, elle l'étourdissait, le terrassait.... elle jetait un si poignant défi au siècle et à tout ce que le siècle croit, aime et préconise ! C'était d'abord du vertige et de la stupeur qu'il éprouvait, puis l'attendrissement le gagnait peu à peu, et il se surprenait à pleurer comme les autres. Quelle éloquence a provoqué plus de larmes ! Quelle parole a pénétré plus avant dans les cœurs !
Elle s'y ouvrait une issue par le feu et par la flamme ; les plus endurcis se fondaient comme la cire a ses ardeurs. Elle brûlait, elle rayonnait,elle triomphait ; elle faisait mieux que de charmer l'esprit, elle dominait l'âme tout entière et la ramenait à Dieu, non par la voie souvent longue et difficile de la discussion mais par les sentiers de l'émotion qui abrégent et conduisent directement au but.

On écoutait M. Vianney comme un nouvel apôtre que Jésus-Christ envoyait à son Église, pour y renouveler la sainteté et la ferveur de son divin Esprit, en un siècle dont la corruption l'a si profondément altéré dans l'âme de la plupart des hommes. Et c'est une grande merveille que ne proposant, comme les apôtres, qu'une doctrine incompréhensible à la raison humaine et très-amère au goût dépravé du monde ; car il ne parlait que de croix, d'humiliations, de pauvreté, de pénitence ; cette doctrine fût si bien accueillie. Ceux qui ne l'avaient pas encore dans le cœur étaient bien aises d'en nourrir leur esprit. S'ils n'avaient pas le courage d'en faire la règle de leur conduite, ils ne pouvaient s'empêcher de la trouver admirable et de désirer la suivre.

Il n'est pas moins remarquable que, ne parlant que son idiome naturel, c'est-à-dire le français incorrect et grossier des gens élevés à la campagne, on pût cependant presque dire de M. Vianney, comme des apôtres, qu'il a été entendu de toutes les nations du monde, et que sa voix a résonné par toute la terre. Il était l'oracle que l'on allait consulter pour apprendre à bien connaître Jésus-Christ. Non seulement les simples, mais les savants, non-seulement les parfaits, mais les indifférents y trouvaient je ne sais quelle onction divine, qui les pénétrait et leur faisait désirer de la goûter encore. Plus on l'entendait, plus on voulait l'entendre, et l'on revenait toujours avec amour au pied de cette chaire, comme en un lieu où l'on avait trouvé le beau et le vrai. Rien ne faisait mieux voir que le Curé d'Ars était plein de l'Esprit de Dieu, qui seul est plus grand que notre cœur : on a beau puiser en lui, on ne l'épuisera jamais, et la divine satiété qu'il donne ne fait qu'exciter un plus grand appétit, qui nous laisse toujours plus affamés.

Le saint Curé parlait sans autre travail préparatoire que sa continuelle application à Dieu ; il passait sans délai et sans transition du confessionnal à la chaire, et toutefois, il y apportait une imperturbable assurance, une merveilleuse impassibilité qui ne naissait nullement de la certitude, mais plutôt de l'oubli complet et absolu de lui-même. Au reste, on n'était pas tenté de le juger. Les hommes ne jugent d'ordinaire que ceux à qui il n'est point indifférent d'être jugés. On avait bien autre chose à faire, quand on entendait le Curé d'Ars : il fallait se juger soi-même.